

Entretien skhole – Avril 2010

**B - 01 - Bernard Stiegler**

D'abord il faut resituer cela dans un contexte économique-politique. Ce qu'on appelle "la société de la connaissance", ou "l'économie créative", ça relève d'une nouvelle division internationale du travail, d'une transformation de la division industrielle du travail, où l'occident cherche à conserver une relative maîtrise du devenir industriel, et avec tout ce discours qui est "laissons les unités de production à investissement lourd, avec les grévistes et tout ça, partir dans les pays émergents, gardons le contrôle de la construction des concepts et des stratégies internationales, et essayons de garder le contrôle des marchés financiers", puisqu'au bout du compte c'est ça. La réalité de tout cela, et là où ce n'est pas du vent cette économie dite "de la connaissance", c'est que c'est une économie en fait de l'*exploitation* de la connaissance, et à mon avis sa destruction. Cela c'est une réalité. Après il y a tout le discours idéologique, ou l'on retrouve Google, d'ailleurs, et des gens plutôt sympathiques comme Al Gore, qui tient un discours depuis très longtemps là dessus, et parfois qui n'est pas seulement idéologique : il a tenu une politique que je trouve admirable, aux Etats-Unis. Il y a des aspects totalement idéologiques, comme par exemple l'Union Européenne avec la langue de bois des eurocrates qui ont besoin de produire la légitimité, donc des discours d'adhésion racontant un Eldorado numérique qui permet à tout le monde de connaître tout, etc. : ça c'est l'utopie très très très bas de gamme. Mais en même temps qui s'articule parfois à quelque chose de beaucoup plus conséquent : lorsqu'Al Gore en 1992 en tant que sénateur a fait son rapport sur le développement des réseaux numériques à haut débit etc., il a élaboré la politique industrielle des Etats-Unis qui a eu un impact colossal et qui a permis aux Etats-Unis de reprendre le leadership mondial. Donc il faut à la fois être très très distant et vigilant sur ces discours, mais en même temps il ne faut pas croire que ce n'est rien. Ce n'est pas *du tout* rien. Par ailleurs ce qui fait que j'ai quand même tendance à regarder ça, à traiter ça avec une certaine ironie, que j'essaye de faire philosophique un peu, c'est que pour moi c'est une symptomatologie de la dénégation : on parle d'autant plus d'une société de la connaissance qu'on est dans une société de désapprentissage. Ce qu'on appelait ce matin la prolétarianisation, c'est une forme de désapprentissage. Mais ce n'est pas seulement le désapprentissage induit par les machines, là pour le coup. C'est que l'induction, par les machines, de la prolétarianisation, a des effets secondaires qui font que, vous avez peut être déjà vu ça dans les maternités, où l'on voit des affiches qui disent aux mères que "lorsque votre enfant pleure il ne faut pas le secouer et encore moins le taper" ; pour des bébés, des bébés de 8 jours, puisque c'est la maternité. C'est à dire qu'il y a eu un désapprentissage comportemental. D'ailleurs ce matin, j'avais envie de dire lorsque vous décriviez la politique menée actuellement, que c'est une politique comportementaliste, typiquement. Mais ce comportementalisme est d'autant plus promu que les comportements ne sont plus autonomes et du coup il n'y a plus de savoir comportemental de base. Et donc les fondements mêmes de la transmission sont atteints. Quand Winnicott parle de la mère qui s'occupe de son enfant il décrit quasiment ça comme quelque chose d'instinctif, il ne le dit pas évidemment comme ça, mais tel qu'il le présente il serait inimaginable qu'une mère ne se comporte pas comme ça, grosso modo. Mais aujourd'hui, j'en ai discuté avec des travailleurs sociaux : des mères qui se comportent comme ça « spontanément » on commence à les chercher ! Donc on est dans un désapprentissage énorme, qui va de là jusqu'aux types qui confient leur pognon à Madov alors qu'ils sont des spécialistes de la finance, soit disant ; on se dit, mais des spécialistes de la finance comme ça c'est quand même extrêmement inquiétant ! Donc c'est un énorme processus de désapprentissage, ce qui me fait dire que ces discours sur l'économie de la connaissance et le capitalisme cognitif c'est de la dénégation. (Ca me le fait dire, mais je vais ensuite dire le contraire). Le capitalisme cognitif, j'en ai parlé pour répondre à Yann Moulier Boutang, qui est un ami que j'aime beaucoup, mais le capitalisme cognitif c'est de la prolétarianisation du système nerveux ; c'est à dire qu'on met les systèmes nerveux des individus au service des machines cognitives, alors que les

prolétaires, avant, c'était leurs muscles, qu'on mettait au service des machines. On utilise le système nerveux pour les paramétrages marginaux de la machine ; mais il n'y a plus aucune autonomie de l'agent cognitif en question, c'est devenu un larbin de la machine comme les autres. Et c'est là que je trouve que le discours sur le capitalisme cognitif tel que le décrit Yann Moulier Boutang est quand même très très naïf.

Alors je dis tout ça mais en même temps je vais maintenant me contredire : je vais me contredire parce que je soutiens - là je parle en tant que président d'Ars Industrialis, en tant que membre d'Ars Industrialis -, je soutiens en même temps que justement les réseaux numériques, tout ce qu'on appelait ce matin les nouvelles formes d'*hypomnémata*, de *pharmaka*, ce qu'on appelle les « technologies de l'esprit » à Ars Industrialis, en effet constitue des possibilités nouvelles du côté des savoirs. Il y a des phénomènes extrêmement impressionnants qui se produisent : le logiciel libre c'est un énorme processus, ça a totalement révolutionné l'industrie informatique, qui est quand même la première industrie mondiale - je ne parle pas simplement en termes de chiffre d'affaires, je parle en termes de stratégie : qui n'a plus de place dans l'informatique n'existe plus, en termes d'avenir industriel ; or, c'est maintenant officiel, c'est les indications européennes, dans 2 ou 4 ans le logiciel libre dominera totalement le marché informatique. Le logiciel libre qu'est ce que c'est ? C'est quelque chose qui est né il y a 20 ou 30 ans, dans le monde des informaticiens, qui s'est développé surtout avec les réseaux numériques, avec ce qu'on a appelé les technologies collaboratives, qui sont des technologies de plateformes de construction de savoirs partagés. Et alors là ce sont typiquement des techniciens et des ingénieurs qui se sont révoltés contre leur prolétarisation. Ce sont des gens qui ont dit "on ne veut plus être des prolétaires qui développons des systèmes sans comprendre comment ils fonctionnent, sans en savoir l'histoire, etc., donc on met toutes les sources en ligne pour que tout le monde puisse y ait accès..." ; c'est magnifique, c'est un grand projet, vraiment, épistémique. Mais ce projet migre dans de nombreux domaines maintenant, et il reconstitue ce que j'appelle avec Simondon des « milieux associés ». J'ai essayé de montrer que la prolétarisation s'est produite par une dissociation des milieux de travail : qu'est-ce que c'est qu'un prolétaire ? C'est un travailleur qui ne peut pas individuer le système dans lequel il travaille, en le travaillant. Donc il ne s'individue pas, déjà, il ne s'enrichit pas en travaillant, mais par ailleurs il ne peut en aucun cas participer à la transformation de son milieu de travail, de son milieu technique, etc. C'est celui qui est privé d'existence, il est esclavagisé. C'est ce que décrit très bien Simone Weil, quand on lit ses textes. Un milieu dialogique - je prends le mot au sens de Bakhtine comme de Platon : dialectique -, c'est un milieu où au contraire je participe énormément à la constitution de ce milieu lui-même. Je pense que là il se joue des choses. Par rapport à la question de l'école, du système éducatif, c'est absolument crucial. Et je pense que par ailleurs, compte tenu de la crise de 2008, de la crise colossale dans laquelle le capitalisme contemporain est entré, crise d'une extrême gravité - on ne voit presque plus personne le contester -, avec des dimensions écologiques, des dimensions psychologiques, et puis bien entendu d'abord des dimensions financières et industrielles, c'est un enjeu véritablement d'avenir, là on est dans la politique : la question des savoirs et donc de l'école revient au cœur des choses.

Google, maintenant on peut y venir : qui pourrait faire classe sans que ses élèves passent par Google ? Personne. Google, il y a au moins deux choses à dire - il y en aurait beaucoup d'autres : c'est le caractère hégémonique de cette entreprise qui aujourd'hui a supplanté Microsoft, et puis d'autre part c'est le rôle des moteurs de recherche et leur impact - que ce soit Google, Yahoo, etc. Ce sont deux questions différentes. Avec Google il y a un grand débat, à propos de la numérisation des livres, les bibliothèques, etc. Avec Google on a laissé passer un train, là je parle plutôt de la politique industrielle, je disais il n'y a pas très longtemps, il y a à peu près un mois ou deux, qu'aujourd'hui combattre Google c'est aussi ridicule que combattre le moteur à explosion quand on en est à la machine à vapeur ; Google a inventé un système, qui est un équivalent de l'invention du moteur Lenoir à l'époque de la machine à vapeur. Il a déposé un brevet, maintenant il en a le contrôle pour un certain nombre d'années, il faut faire avec. Là il faut mettre de très très gros moyens, et ce sont des questions philosophiques : il faudrait qu'on finance des thèses de philosophie, d'épistémologie, de critique, de science formelle, de science du langage, etc. Il faudrait une politique très très... C'est

ce qui se passe aux états-unis.

J.G. : Cette politique, ce n'est pas tout à fait celle que l'OCDE préconise de mettre en œuvre...

B.S. : Ce n'est *pas du tout*... L'OCDE dit "il faut laisser le développement de ces outils, c'est le marché". Or qu'est-ce que ça veut dire "c'est le marché"? Ca veut dire que ce sont des marchés solvables. Qu'est-ce qui est solvable? C'est le « B to B », comme on dit dans ce monde, le *business to business*, c'est à dire le monde des affaires. Ca veut donc dire que les instruments cognitifs sont développés exclusivement pour les agents financiers, pour le business, pour le management, etc., sauf pour des cas particuliers comme par exemple la biostation de la rue d'Ulm, qui a été développée pour le génome parce que là il a un enjeu pour les industries alimentaires, le séquençage du génome, alors là oui ils ont fait un petit effort. Mais c'est très très grave, parce que le développement de ces technologies n'est fait que s'il y a des marchés industriels en vue à court ou moyen terme. Alors qu'en fait on a à faire à une mutation cognitive, pour le coup, effectivement, une mutation épistémique, je ne sais pas comment la qualifier - je l'appelle « organologique » -, où il est absolument fondamental que les pouvoirs publics investissent dans un changement de paradigme. C'est ça qu'avait compris Al Gore en 1992, et c'est d'ailleurs ce qu'il relance dans son discours auprès d'Obama.